



Jeanne et Lucie



DANS un charmant appartement de la rue Godot-de-Mauroy, tout tendu de velours bleu, une jeune femme, étendue dans un large fauteuil, lisait, en baillant; c'était Lucie. En ce moment M. de Lucay entra, il avait l'air soucieux, il s'assit silencieusement près de sa femme, et posant sa tête dans ses mains il resta ainsi un instant; quand il releva la tête il rencontra le regard de sa Lucie, regard plein de reproches et de raillerie.

—Qu'avez-vous? lui dit-il.

—Je m'ennuie, dit Lucie, et vraiment cela peut se concevoir, vous n'êtes pas aimable... ici, du moins; la vie que vous me faites n'est pas gaie, savez-vous? Je tâchais de lire, afin de tuer le temps en attendant qu'il m'arrive du monde, et je faisais cette réflexion que du temps que j'étais jeune fille (il me semble qu'il y a un siècle de cela, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel avec un geste comique et un sourire amer), que du temps que j'étais jeune fille, je brûlais, comme on dit, de lire tous les romans qui m'étaient si expressément défendus, notamment par ce bon abbé Alais, si soigneux de ma vertu. Il avait bien raison, le bon abbé, de me les défendre, c'est terriblement ennuyeux! Je lui dirai cela, ça lui fera bien plaisir. Il me semble que je l'entends... "Chère enfant, vous voyez combien j'avais raison," dit Lucie avec un sourire, en imitant l'accent du vieil abbé.

—Parbleu! dit M. de Lucay, puisque vous en parlez, je suis bien aise de vous dire que je n'entends pas que vous alliez raconter, par manière de passe-temps, tous les secrets de notre maison à ce vieux prêtre. Il peut être un très honnête homme, assurément; mais ce n'est pas une raison pour que tout ne se fasse ici que par sa permission. Que diable! vos jolies habitudes de confessions nous mettent au rang des domestiques dans notre propre maison, et si une femme n'a pas assez de raison pour se conduire elle-même, qu'elle prenne conseil de son mari, c'est ce qu'elle a de mieux à faire.

—Mme Marjalet serait joliment de votre avis si elle vous entendait; elle en profiterait pour me faire un discours sur l'obéissance; cette pauvre Jeanne est d'un ridicule! On sonne, dit Lucie, et précisément j'entends sa voix dans l'antichambre.

—Ma chère, dit Lucie en faisant asseoir Jeanne, permets que je te fasse mon compliment, tu as une robe charmante; mais, dis-moi, il doit falloir beaucoup d'étoffe pour faire de pareilles ruches?

—Oui, dit Jeanne, mais je venais pour te parler, ainsi qu'à M. de Lucay.

De Lucay leva la tête.

—Mon mari, continua Jeanne, a entendu parler d'une exploitation de houille...

—Ecoute, dit Lucie, tandis que tu parleras d'affaires avec Jules, je vais m'occuper de quelques détails de ma maison. J'ai à parler à ma femme de chambre. Je reviendrai quand vous aurez fini.

—Ma chère madame, dit Lucay à Jeanne, quand Lucie fut sortie, vous venez pour me parler d'une affaire de laquelle Marjalet m'a déjà dit un mot; malheureusement, il faudrait de suite de grands capitaux...

—Voilà pourquoi, dit Jeanne, je voulais en causer avec Lucie, c'est une affaire magnifique pour un homme tel que vous, et si Lucie consentait à engager sa dot, vous pourriez faire cela et vous auriez tous deux, en moins de dix ans, une fortune énorme. Causez-en avec Lucie. Le propriétaire est notre ami, il attendra votre réponse.

—C'est moi qui vais vous laisser avec Lucie, dit Jules de Lucay. Voyez s'il y a moyen de causer avec elle. Cette affaire me rendrait très heureux parce que, outre l'argent qu'elle me rapporterait, elle me mettrait à même de faire un bien immense dans un pays bien misérable.

—Ma chère, dit Lucie en rentrant les bras chargés d'une pièce de satin qui glissait de tous côtés, dis-moi si avec cela je ne puis pas faire une très belle robe en la garnissant...

—Pose cela, dit Jeanne, et écoute-moi, ton mari vient de sortir pour me laisser causer librement avec toi; il s'agit pour lui d'une affaire très importante, et je viens te demander...

—Voyons, que viens-tu me demander? Si cette affaire le regarde causes-en avec lui tant qu'il te plaira, mais je te dirai que je trouve fort ridicule qu'une femme s'occupe de toutes ces sortes de choses; notre ménage, ma chère, le petit train de notre maison, voilà ce qui nous regarde; ne me casse pas la tête de choses que je ne comprendrais pas; vois-tu, quand j'ai conduit ma maison avec économie, que j'ai dirigé convenablement mes domestiques, que je n'ai pas fait de folles dépenses pour ma toilette, et qu'en fin de compte, je n'ai pas fait de noirceurs à Jules, je me crois quitte de tout. Le reste regarde M. de Lucay et non pas moi, une femme ne s'engage pas à plus que cela, et c'est, ma foi, bien assez.

—Il faut cependant que je te dise un mot, dit Jeanne; veux-tu engager ta dot dans l'affaire dont il est question?

—Ma dot! dit Lucie en se levant; tu es folle, ma chère; ma mère m'a bien recommandé de ne jamais, sous aucun prétexte, engager ma signature, et je lui